

Déracinement au féminin et quête de soi

Carmen ANDREI, Nicoleta DIMA (OUSTRIC)
“Dunarea de Jos” University of Galati, Romania

Résumé

Dans cet article nous abordons la question des femmes vivant l'expérience de l'exil : choisi ou subi. Les raisons qui les déterminent à abandonner familles et pays pour une période nondéterminée sont multiples. Néanmoins, nous savons pertinemment qu'il s'agit d'une quête dont le but ultime est celui d'accéder à une meilleure vie. La migration et ses impacts du point de vue géopolitique ont toujours été un sujet de prédilection pour les chercheurs sans pour autant prêter la même importance à la situation des femmes vivant cette expérience éprouvante. Or, la problématique de ces dernières représente un sujet d'intérêt général qui a longtemps été occulté dans un contexte où ce sont elles les principales victimes d'abus psychologique ou physique. Notre corpus est constitué des témoignages des femmes rencontrées en cours de FLE pour une future insertion professionnelle. Cet article représente une réflexion de concert, d'une doctorante et de sa coordinatrice de thèse, avec deux éclairages différents sur la question.

Mots-clés : déracinement, exil, femmes, migration, abus, victime

Introduction

Vues de loin, les frontières attirent par leur côté interdit et incitent à l'aventure mais une fois franchies, elles se transforment en quelque chose d'effrayant, c'est une barrière qui s'interpose entre soi et le monde. Elles ne séparent plus seulement deux pays mais aussi le *moi* profond d'aujourd'hui et d'hier. L'exil représente une forme de réinvention de soi qui nous met face à un défi majeur : conserver ou transgresser les valeurs de sa culture d'origine. La frontière entre la richesse et le chaos dressée par la multiculturalité est très fine. Prendre les éléments qui correspond d'une culture et les intégrer dans son mode de vie tout en conservant sa propre identité peut provoquer un sentiment d'errance ou de trahison envers la culture source. Comment trouver sa place lorsque l'on a fait le choix de vivre dans un autre pays ? Grâce à cet article, nous allons poser une focale sur l'univers de plusieurs femmes qui vivent l'exil choisi ou subi afin de mieux connaître leurs expériences ainsi que leurs sentiments et leurs vécus les plus intimes. Nous allons nous intéresser également à leur évolution intérieure tout au long de leur périple. Le but de cette recherche est de donner la parole à des femmes invisibles et de faire parler le silence timide qui murmure dans les profondeurs de leurs âmes où le silence oppressif où elles se murent elles-mêmes.

Dominique Wolton considère que l'identité est synonyme de liberté et facteur de haine à la fois. La haine est un sentiment très puissant qui se définit par un sentiment d'antipathie à l'égard de quelqu'un, allant jusqu'à lui souhaiter le mal, la soumission ou la mort (Dictionnaire de textes philosophiques en ligne, s.d.). L'auteur s'exprime dans ces termes-ci, bien précis : « Les luttes pour l'émancipation passent (...) par l'affirmation des droits de la personne, la liberté de penser, d'expression, puis de l'égalité. » (Wolton 2008 : 312). Quitter son pays représente un déracinement, une chute dans les affres, on s'efface aux yeux de ce nouveau monde qui ignore notre existence. Notre nom, notre langue, notre culture et nos valeurs ne résonnent plus avec le monde qui nous entoure. Quitter sa maison, les siens symbolise la fin d'un monde, l'avortement de tous ces rêves qui nourrissaient les espoirs d'un avenir plus

heureux. Les causes qui poussent les hommes et les femmes à franchir les frontières sont multiples : il y a des facteurs politiques, économiques, sociaux, démographiques, environnementaux et climatiques. Ce déracinement peut être comparé à un deuil car l'exilé perd son identité mais aussi ses racines, sa famille, ses proches. Ensuite, la phase de nostalgie passée, il accepte de s'ouvrir à d'autres cultures et de cohabiter avec les personnes qui les représentent.

Nous sommes persuadées que cette expérience de vie est encore plus douloureuse pour une femme lorsqu'il s'agit de se séparer de ses enfants, de son mari et de ses parents. Et elle est sans doute plus exposée à toutes sortes d'abus. La confiance s'installe progressivement, une fois que tous les besoins fondamentaux ont été satisfaits.

Quelle place pour l'identité dans la multiculturalité ?

Nous ne pouvons pas prétendre, lorsqu'une personne arrive dans un pays étranger, qu'elle se comporte comme un natif (comme un local, un « riverain » ou encore comme un autochtone) et encore moins qu'elle maîtrise les codes du pays d'accueil. Un accompagnement serait nécessaire afin que le processus d'adaptation soit plus facile. Si l'émetteur et le récepteur ont des difficultés pour se comprendre, il est difficile de créer une relation et les deux participants impliqués dans la situation de communication seront frustrés : un parce qu'il ne se sentira pas compris et accepté et l'autre parce qu'il jugera ses efforts vains et que *l'étranger* ne souhaite pas s'impliquer davantage. C'est pourquoi il est souhaitable de développer ses compétences en matière de communication et de repérer les obstacles existants dans la communication : l'ethnocentrisme, les stéréotypes, les préjugés, le racisme et la discrimination.

On peut considérer que l'interculturel a atteint son objectif lorsqu'une personne étrangère réussit à franchir les codes de la culture cible et arrive à se débrouiller dans un nouvel environnement socio-culturel, différent par la langue, la culture, les valeurs et la religion. Si la rencontre avec *l'Autre* ne se fait pas et aucune entente n'est possible, il est préférable de demander l'intervention d'un médiateur qui aidera les deux parties à comprendre ce qui fait obstacle à la communication (Aboudrar et Mairesse, 2022).

La réussite de la négociation se base sur l'art de l'argumentation. G. Verbunt nous met en garde sur le danger de la manipulation. Il précise : « Le statut social (jeunes ou vieux, le sexe, l'appartenance institutionnelle, le prestige, la profession) pèse beaucoup, mais ce poids peut être, au moins en partie, diminué par la force de la raison. » (Verbunt 2011b : 209) Accepter le compromis ne résulte pas d'un signe de faiblesse ou d'une trahison de ses origines mais d'une réévaluation de ses besoins et de ses envies. L'être humain est en perpétuelle évolution et au fur et à mesure de son expérience de vie, il peut devenir plus ouvert à l'idée de négociation et implicitement de compromis social et culturel.

Considérer *l'autre* comme un partenaire à qui l'on peut faire confiance ouvre la voie du dialogue. Avant de faire barrage à la communication, il est important de lui expliquer quelles sont nos valeurs, pourquoi elles sont importantes pour nous, quelles sont nos limites actuelles. Le changement d'une personne tient de l'ordre de l'intime, toute décision de changement doit lui appartenir, personne ne peut lui imposer une autre façon de vivre ou de se comporter dans son espace socio-culturel.

Pour Gilles Verbunt, la négociation peut aboutir si chacun accepte de « mettre de l'eau dans son vin », pour cela il faut accepter, nous le répétons, le compromis et ouvrir la voie de l'empathie (Verbunt 2011a : 57). Le même auteur affirme nous sommes partagés entre le commun et l'individuel (Verbunt, *op.cit.*, 2011b :139) ; nous avons besoin d'une culture

commune pour vivre ensemble, elle nous sécurise car nous savons que nous appartenons à une communauté. Les croyances, les traditions, les rituels nous lient à un groupe social / culturel qui les pratique également. Néanmoins, on a tous besoin d'espace, d'une zone de liberté dans laquelle le *moi* profond puisse se manifester, nous avons besoin d'être différents des autres, cette différence revêtant plusieurs aspects, comme le montre avec justesse les spécialistes : « Affirmation de soi et acculturation vont de pair, avec des conflits et des négociations en permanence. (...) La négociation porte souvent sur une coutume communautaire qui fait problème pour l'ensemble de la société. » (*ibidem*) Les religions ainsi que leurs pratiques ont toujours créé des conflits. En France, le sujet qui revient sans cesse est lié au port du voile par les musulmans dans les établissements publics. Le principe de la laïcité interdit le port d'un signe distinctif d'une religion mais nous l'avons vu dans les médias que le burkini pose un problème aux personnes non-musulmanes mais aussi aux maires et aux préfets des villes françaises. Au même titre, le port du voile pose des problèmes dans les entreprises ou dans les établissements scolaires lorsqu'une musulmane refuse de l'enlever. Ce conflit perdure depuis des années mais personne ne souhaite faire de compromis.

La relation interculturelle doit être désirée par l'ensemble d'acteurs impliqués, aucune relation ne peut évoluer sans un desideratum profond de réaliser ensemble de nouveaux projets. Les particularités de chacun contribuent à la naissance d'une nouvelle entité, voire identité. Et à ce titre, Gilles Verbunt fait l'analogie avec la vie de couple résumée dans la formule mathématique « $1 + 1 = 3$ » (*ibidem* :141). Chaque individu impliqué dans la relation a une culture propre, des centres d'intérêt et une vie sociale spécifique. L'objectif est de créer une nouvelle entité invisible mais existante : le couple. La relation nous encourage à élargir nos horizons, à voir et à vivre de nouvelles expériences mais elle ne nous demande pas d'abandonner l'ancienne version de nous-mêmes. À l'image d'une relation de couple, la relation interculturelle devrait nous faire grandir sans perdre notre essence. La frontière entre intégration et assimilation est assez fine et souvent les deux termes sont mal compris et confondus. On demande aux étrangers de s'intégrer mais qu'est-ce que l'intégration ? Abandonner son passé, ses croyances, sa religion, sa culture pour emprunter ceux du pays d'accueil ? Ne serait pas une façon de se travestir, porter un masque afin de réussir son rôle sur cette nouvelle scène sociale où l'on cherche à être accepté et apprécié ? Ou apprendre et respecter la manière de vivre du pays cible et pratiquer dans son intimité la culture source ? Bon nombre des questions resteront rhétoriques. La mémoire est le fil qui nous relie à hier et il est difficile d'oublier et de s'oublier pour devenir l'autre. « Dans la relation saine on se transforme en se distinguant de l'autre, on devient autre, mais pas l'autre » (*Ibidem*). Voilà un argument qui vient contredire Arthur Rimbaud qui avait affirmé que « Je est un Autre »¹.

Au féminin et au masculin, les formes de l'exil ont des causes communes telles que : les facteurs économiques, politiques, les conflits armés, les catastrophes naturelles, la violation des droits de l'homme, le tourisme, le travail, etc. Néanmoins, il existe des causes propres à la migration des femmes, qui les déterminent à tout quitter pour commencer une nouvelle vie. La liste n'est pas exhaustive mais on peut citer les violences, les agressions et les mutilations sexuelles (notamment pour les femmes venant d'Afrique), les inégalités en termes d'éducation et de rémunération, le mariage forcé, etc. S'il y a quelques années la migration des femmes

¹ Ces réflexions sont mobilisés dans le cadre de la thèse de doctorat de Nicoleta Dima, coordonnée par la professeure Carmen Andrei, thèse dont l'intitulé est *Stéréotypes et médiation dans la communication interculturelle. Enjeux et perspectives en contexte didactique* qui est en cours de rédaction.

d'origine africaine était un phénomène impensable, aujourd'hui, cela devient un fait ordinaire. 10% des migrants subsahariens sont des femmes (ARTE TV, s. d.). En Europe, la guerre en Ukraine a été le facteur déclencheur qui a encouragé les femmes à quitter leur pays afin d'assurer leur survie.

François Perrier fait entrer dans la langue, en 1971, le néologisme *amatride*. En psychologie, ce terme désigne l'éloignement de la terre-mère et le refus de l'amour que ce soit sous forme active ou passive. Dans les dictionnaires, le terme pendant est *apatride*, il définit une personne sans patrie. Néanmoins, on utilise le féminin lorsqu'on fait référence à la *Patrie*, qui est notre *Mère*. Cependant, en suivant ce modèle on peut parler d'*amatride* pour définir une femme qui fuit sa terre-mère, en prenant la voie de l'exil.

Le 13 septembre 2016 a été ouverte la 71^e session de l'Assemblée générale des Nations Unies qui a permis de faire l'état des lieux de la question migratoire, au niveau mondial (ONU Femmes, 2016). À cette occasion a eu lieu le premier sommet de haut niveau, d'une journée, qui a réuni les chefs des états et des gouvernements pour enfin aborder la problématique migratoire. Cette rencontre s'est donnée pour but l'implémentation d'un « Pacte mondial pour une migration sans danger, régulière et ordonnée » et d'un « Pacte mondial sur le partage des responsabilités pour les réfugiés » (*Ibid.*). C'est dans ce contexte que la question de la sécurité des femmes fait écho plus que jamais².

Déracinement géographique

Dans notre activité d'enseignante de Français langue étrangère nous avons rencontré de nombreuses femmes fortes ayant des itinéraires de vie inspirants et nous avons souhaité mettre des mots sur leurs maux, narrer leurs histoires singulières. À travers cet échantillon, nous avons eu la volonté d'illustrer la diversité, raison pour laquelle nous avons choisi des femmes venant des continents différents, avec des parcours propres à chacune et des histoires individuelles singulières.

Nous précisons que pour collecter ces informations nous les avons guidées en leur adressant une série de questions concernant leur image de la France avant et après leur installation, leur rapport avec les valeurs de la culture source, leur sentiment d'appartenance. Avant de nous transmettre les réponses, elles nous ont toutes avoué ne pas avoir osé s'exprimer librement par peur d'être qualifiées d'ingrates car la France les a accueillies. Nous les avons rassurées en leur faisant part de notre objectivité, le but n'étant pas celui de prendre part à un *différend*, de cultiver « l'hostilité » ou, au contraire, une hospitalité « bienveillante », mais justement de porter un regard critique ou de les « juger » mais bien d'illustrer leur réalité et, implicitement, leur vérité.

L'amour virtuel à l'épreuve du réel

O. est d'origine ukrainienne et elle est arrivée en France, juste avant la crise sanitaire de la Covid 19, suite au mariage avec un homme plus âgé, rencontré sur Internet. Si les débuts

² Au niveau international, entre 2000 et 2015, le nombre de migrants a augmenté de 41%, représentant un total de 244 millions dont quasi la moitié sont de femmes. En 2016, ONU Femmes estimait qu'à l'échelle mondiale, près d'un travailleur domestique sur six est un migrant international, et que les femmes représentent 73,4 % des travailleurs domestiques migrants (ONU Femmes, 2016).

s'annonçaient prometteurs, car elle rêvait du pays de la beauté, de la mode et du romantisme, petit à petit, cette belle femme a connu la désillusion. Si elle s'imaginait une meilleure vie, aux côtés d'un homme aimant, la différence d'âge et de façon de voir la vie ont été écrasantes : elle aime les belles choses et l'élégance, pendant que lui, il se contente de porter ses vieux vêtements tout en menant une triste existence dépourvue de simples joies quotidiennes, les petits riens qui font la différence. Suite à nos entretiens avec différentes femmes d'origine ukrainienne, nous avons constaté que celles-ci accordent une très grande importance à l'aspect physique et à la façon dont on se présente en société. Se mettre en valeur est une marque de respect pour elles, c'est pourquoi elle prête une attention élevée à l'apparence, à la face sociale au sens goffmanien.

Pour O., la vie en France est devenue un effort, elle n'arrive pas à trouver sa place malgré ses efforts d'intégrer des formations qui ont pour but l'insertion professionnelle. Les différences culturelles et la personnalité des Français la déçoivent. Elle reproche à ces derniers de manquer de sincérité, de préférer la gentillesse à la franchise et de ne pas tenir leurs promesses. Sa famille et ses amis restés en Ukraine lui manquent et elle continue à chercher sa place, elle tourne en rond à la recherche des solutions qui la rendent une femme épanouie. Fidèle à ses racines et à ses valeurs, elle survit en exil en s'accrochant avec optimisme à un demain plus doux, plus serein.

Une quête sans fin

S. est une tunisienne de 39 ans, mariée à 17 ans avec un homme plus âgé et mère de quatre enfants. Après avoir habité de nombreuses années en Italie, elle a déménagé en France, à Beaune, une ville viticole, plutôt bourgeoise. Cette femme qui adore les gens et discuter avec eux, éprouve des sentiments de tristesse et de déception car elle ne sent pas acceptée, elle pense que ses origines en sont la cause.

Elle affirme que son voile passait inaperçu en Italie où elle n'a jamais reçu de réflexion par rapport à cela, n'a entendu aucun commentaire. Elle est persuadée qu'en France elle ne bénéficie pas du même traitement et que cela est dû à son voile. « Avec ou sans voile, je suis la même S. Je le porte parce que j'en ai envie ». Elle ne comprend pas pourquoi les Français sont réticents quand ils la voient et pourquoi elle n'a pas le droit de le porter au travail.

Elle nous a également confié qu'elle avait stationné sa voiture, à proximité de son immeuble, sans savoir que c'était un emplacement interdit. En signe de protestation, ses voisins ont appelé la police et elle a eu une amende. Elle a la conviction que cette expérience est le résultat du racisme et de la discrimination et que si elle n'était pas tunisienne et qu'elle ne portait pas le voile, ses voisins seraient venus lui dire que le stationnement n'est pas permis dans cet endroit. Lorsqu'elle accompagne ses enfants à l'école, elle ne se sent pas à l'aise, elle a la sensation que les autres parents l'ignorent régulièrement, à bon escient.

Les activités de S. se résument aux rendez-vous médicaux et administratifs, aux cours de FLE et aux réunions d'école de ses enfants. Ses amis sont peu nombreux et ils ont la même religion qu'elle. Elle n'arrive pas à entrer dans d'autres cercles sociaux ou avoir d'autres interactions sociales conviviales, amicales.

Sa vie en France est pesante car physiquement elle est ici, mais son cœur est resté avec les siens en Tunisie. Elle continue à chercher sa place sans la trouver, pour le moment et ce sentiment de déracinement, dépaysement accroît ses peurs et ses angoisses. Elle se sent suspendue entre deux mondes, et c'est justement cela l'expression du délitement identitaire.

Le hasard de l'amour

C. est une Chilienne de 35 ans, arrivée, pour la première fois, en France, en 2019. Elle vivait, en Allemagne, avec un Français lorsque les problèmes économiques les ont contraints à déménager en France afin de bénéficier de l'aide de sa belle-famille. De 2020 à 2022 ils ont vécu, à nouveau, à l'étranger mais ils sont revenus en France car la jeune femme devait solliciter un nouveau titre de séjour. Pour cela, ils ont dû se marier et s'installer dans le pays de résidence de son mari.

Son exil pourrait être résumé en un seul mot : l'antithèse. C. a toujours imaginé la France comme un très beau pays civilisé avec des opportunités et cette image continue à perdurer dans son esprit, malgré quelques constats faits sur le terrain : la bureaucratie et l'attente administrative qui la combent. Elle affirme avoir ressenti « de la solitude, de l'instabilité, du désespoir » lorsqu'elle effectuait les démarches pour changer ses documents et qu'elle n'avait pas de nouvelles de la Préfecture.

Vivre en France lui procure un sentiment de sécurité dans la rue, une protection contre les injustices, contre la précarité, la possibilité de subvenir aux besoins personnels et aux demandes de sa famille. Par contre, elle n'a jamais pensé aux différences culturelles avant son déménagement et c'est bien là une source de souffrance. Elle voudrait que les gens oublient ses origines à elle, et qu'elle soit considérée comme une habitante ordinaire. Le sentiment d'appartenance à ce pays lui manque, au même titre que les moments en famille, entre amis, le repas du dimanche et le goût des plats traditionnels, le partage des mêmes valeurs et croyances. De la même manière, elle affirme que les Allemands abordent plus facilement le thème de la multiculturalité et que les Français sont moins ouverts sur les cultures et les langues étrangères et plus distants.

Elle considère qu'en France il est plus facile d'avoir une activité professionnelle tout en s'accordant plus de temps pour son bien-être personnel et pour ses loisirs. De même, elle a appris à « apprivoiser » la solitude car son mari est très indépendant et les interactions sociales sont assez rares. Néanmoins, elle essaye de vivre cette expérience comme une opportunité qui l'aide à accepter, à changer de mentalité, à s'émanciper finalement.

Activiste politique et féministe, au Chili et en Allemagne, la jeune Chilienne n'a pas eu la possibilité de continuer cette activité en France, elle se contente d'être spectatrice des mouvements existants. C. estime qu'elle reste ancrée, que ses racines et ses valeurs font partie intégrante d'elle, que pour le moment, elle se trouve au bon endroit et qu'elle doit faire un « effort » pour accéder à un meilleur avenir.

Sacrifices en amour

S. est une jeune Malaisienne arrivée en France suite à son mariage avec un Français. Après avoir travaillé huit ans dans l'industrie pharmaceutique dans son pays natal et validé un Master en Marketing en Angleterre, elle espérait avoir les mêmes opportunités professionnelles et travailler en anglais dans ce pays d'accueil.

Cependant, elle s'est vite rendu compte qu'il fallait apprendre le français standard pour les relations sociales, le français parlé pour se débrouiller dans le quotidien. C'est pourquoi elle a suivi des cours de FLE, mais malgré tous ses efforts et un bon niveau B1 en français, ses recherches d'emploi restent stériles. Les questions sur la légitimité de son couple sont de plus en plus fréquentes parce qu'elle ne se sent pas épanouie dans cette vie. Elle a grandi dans une

famille où on lui a appris l'importance de l'indépendance et de la réussite sociale. Actuellement, elle réalise avec amertume qu'elle ne peut pas accéder aux postes qu'on lui avait proposé dans d'autres pays. Elle regrette son choix de vie car elle considère qu'elle est en train de tout perdre pour cette relation.

S. apprécie la gastronomie française mais elle reproche aux Français d'être fermés au monde multiculturel, de refuser de parler d'autres langues et de rejeter la diversité. Elle se sent discriminée, lésée professionnellement.

La jeune femme est satisfaite de pouvoir communiquer en français, comprendre et se faire comprendre. Dès son arrivée en France, elle se retrouvait au milieu des tablées où tout le monde discutait, pendant qu'elle ne comprenait un seul mot et elle était complètement exclue des conversations, mises à l'écart de tout échange.

Curieuse de découvrir d'autres cultures, elle n'est pas persuadée de vouloir rester en France car pour elle, le prix à payer est trop élevé et elle doute d'un changement réel de sa situation.

L'exil, une nécessité de la vie

N. est une jeune ukrainienne de 26 ans, arrivée en France après le début de la guerre en Ukraine. Si au début elle avait une vision romancée de la France et elle était impressionnée par la solidarité du pays d'accueil, elle affirme que petit à petit sa vision a changé et qu'elle a découvert beaucoup d'hypocrisie sociale. D'après elle, les gens n'osent pas exprimer le fond de leur pensée, qu'ils manquent carrément de sincérité. Elle nomme son exil « une nécessité de la vie », un trauma car il s'agissait de sauver sa vie et pour elle cette étape reste transitoire, elle ne souhaite aucunement de faire sa vie dans ce pays.

D'après ses dires, ses relations sociales sont plus vulnérables qu'en Ukraine car les Français sont beaucoup plus sensibles et qu'ils vont vivre comme une offense un commentaire anodin pour les Ukrainiens. Elle a la sensation d'interagir avec les autres avec plus de prudence et faute de respecter cette règle selon laquelle on coupe le contact avec les personnes que l'on n'apprécie pas, l'exclusion arrive sur-le-champ.

Elle qualifie son exil comme une perte de temps car sa vie, déjà tracée en Ukraine, a été gommée en très peu de temps : études finalisées et une carrière d'auditrice qui débutait. C'est difficile pour elle de repartir de zéro, apprendre une langue, une culture et de nouveaux codes sociaux.

N. se déclare une nationaliste fervente, très attachée à sa culture et à ses valeurs, prête à tout faire pour les personnes aimées qui n'ont pas pu franchir la frontière. Cela ne l'empêche pas de respecter la culture du pays d'accueil. Suite à cette expérience traumatisante, elle se sent plus ouverte à l'égard du monde qui l'entoure et son souhait est de se créer une vie confortable. Néanmoins, elle pense que si le multiculturalisme n'est pas modéré, « la culture principale devient très floue ». Elle affirme qu'un État se définit par « sa langue, sa culture, son hymne national, ses symboles d'état, son territoire, sa religion et ses traditions » et que tout pays devrait conserver ces piliers coûte que coûte. Sa prise de position est donc ferme et argumentée, certes, subjectivement.

Parmi les choses qui lui manquent le plus, la jeune ukrainienne est nostalgique lorsqu'elle évoque les points forts de son pays, à savoir : la technologie, l'intelligence artificielle et le système médical. Elle reproche aux médecins français le manque de

disponibilité et de passion pour leur métier ainsi que les délais pour obtenir un rendez-vous médical.

N. compare son exil avec un deuil et se console avec l'idée qu'un jour elle pourra retourner dans son pays.

Le retour des jours heureux

A. est une jeune femme née d'un père polonais et d'une mère vénézuélienne qui a fui le pays de Chavez suite aux problèmes économiques, politiques et sociaux. Elle est arrivée en France, il y a 6 ans, avec une petite fille dans les bras. Son mari les a suivies et ils ont tout fait pour donner un sens à leur nouvelle vie. Avocate dans son pays, elle est devenue femme de chambre dans l'Hexagone. Elle affirme que tout travail honnête est digne de respect, le plus important est d'avoir le mérite de gagner son pain avec la sueur de son front.

A. n'a pas idéalisé la France, bien au contraire, à son arrivée, elle a vécu un choc culturel dû aux différences entre les deux pays. Trouver un logement, un moyen de subsistance, étudier la langue et scolariser sa fille ont constitué les étapes à franchir pour instaurer un certain équilibre, complété par de nouvelles rencontres amicales et l'arrivée d'un deuxième enfant.

Mais aujourd'hui, après de nombreuses épreuves, elle s'estime chanceuse et reconnaissante envers son pays d'accueil. Dans leur maison on garde précieusement l'héritage culturel laissé par leurs aînés, tout en faisant une place à la multiculturalité.

Néanmoins, l'éloignement de ses parents est douloureux, les frontières empêchent les moments de tendresse, les années qui passent laissent des rides, des maux sans mots et transforment les bien-aimés en tendres souvenirs.

En guise de conclusions

Cette recherche ponctuelle nous a permis de pénétrer dans l'univers de plusieurs femmes qui ont cru en la promesse d'un avenir plus serein en choisissant l'expérience de l'exil. Elles ignoraient que le chemin allait être sinueux, qu'il fallait vivre le déracinement, le deuil d'une vie antérieure et la déception. Célibataires ou mères de familles, elles ont quitté leur pays, déterminées à accéder à une vie plus heureuse mais elles se sont retrouvées piégées dans le labyrinthe d'une langue et d'une culture étrangères.

Nous avons pu noter que chaque personne a choisi de vivre en France pour des raisons variées, complexes et compliquées : la vie de couple, le confort matériel, la protection temporaire, donc pour des raisons sociales, économiques, politiques. Le mal-être est quasi-généralisé parmi ces femmes vivant l'exil comme une souffrance. Le déclin social, le manque de reconnaissance, le sentiment d'invisibilité deviennent un écran opaque entre ces protagonistes et leurs partenaires de vie. En effet, nous avons pu observer que les couples multiculturels doivent affronter plus de doutes, des questions de légitimité face au prix à payer. Lorsque l'un des partenaires est privé d'identité et de vie socio-professionnelle il s'avère difficile de pouvoir se projeter dans une relation amoureuse.

Les reproches à l'égard des Français sont unanimes : froideur, manque d'ouverture à la multiculturalité, manque de sincérité dans les rapports sociaux. La frustration remplace la tolérance, le rejet attire l'antipathie et vide de sens les relations humaines.

Prendre la parole a été un exercice difficile pour elles car pour la plupart, c'était la première fois que l'on s'intéressait à leur histoire et on leur donnait le droit de s'exprimer, le droit à la parole.

Bibliographie

- Aboudrar, N. B. Mairesse, F., 2022, *La médiation culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France/ Humensis, 3^e édition corrigée.
Verbunt, G., 2011a, *Manuel d'initiation à l'interculturel*, Lyon, Éd. Chronique sociale.
Idem, 2011b, *Penser et vivre l'interculturel*, Lyon, Éd. Chronique sociale.
Wolton, D., 2008., *Penser la communication*, Paris, Ed. Flammarion.

Sitographie :

- ARTE TV, *Au Sénégal, la migration au féminin*, (s.d.), Disponible sur : <https://www.arte.tv/fr/videos/122343-000-A/au-senegal-la-migration-au-feminin/> (Consulté le 13 octobre 2024).
ONU FEMMES, *Les réfugiées et les migrantes*, 2016, Disponible sur : <https://www.unwomen.org/fr/news/in-focus/women-refugees-and-migrants>, (Consulté le 13 octobre 2024).
Dictionnaire de textes philosophiques en ligne, (s.d.), Disponible sur : <https://dictionnairedetextesphilosophiques.fr/definition/haine/> (Consulté le 11 novembre 2024).

Notice bio-bibliographique :

Carmen ANDREI

Professeure des universités au Département de français, Faculté des Lettres, Université « Dunărea de Jos » de Galați, Roumanie, habilitée à diriger des recherches (les deux dernières thèses dirigées, à matière francophone, portent sur la littérature migrante au Québec et les voix postmodernes belges), **Carmen Andrei** donne des cours magistraux de littérature française du XX^e-XXI^e siècles, de littératures francophones (belge, québécoise, océaniques, maghrébines) et de traduction littéraire. Elle a publié 10 livres dont 7 comme auteur unique et plus de cent vingt articles scientifiques dans son domaine d'intérêt. Traductrice assermentée, elle est aussi membre de l'Union des Écrivains Roumains et de l'ARTLIT (Association Roumaine des Traducteurs Littéraires). Son dernier livre est paru en 2022 : *Réflexions sur l'identité, la culture et la littérature belges* (Paris, L'Harmattan, https://www.editions-harmattan.fr/livre-reflexions_sur_l_identite_la_culture_et_la_litterature_belges_carmen_andrei-9782343255941-72893.html). Elle est responsable scientifique du Centre de Recherche *Théorie et pratique du discours* où elle dirige l'axe de recherche « Littératures et identités culturelles ».

Nicoleta DIMA

Roumaine dans les veines ainsi que dans l'âme, elle a osé l'aventure interculturelle en 2011, grâce à une mobilité Erasmus. Depuis une dizaine d'années, elle enseigne le FLE à un public migrant, en France, à Dijon et à Beaune. Depuis 2020, elle est traductrice-interprète assermentée auprès du Tribunal de Grande Instance de Dijon. Ces expériences ont été révélatrices pour elle et lui ont donné la suite de sa destinée et influencé ses futures décisions professionnelles. Actuellement, elle rédige une thèse intitulée « Stéréotypes et médiation dans la communication interculturelle. Enjeux et perspectives en contexte didactique », en cotutelle, sous la direction des professeurs Pascal Lardellier (Université De Bourgogne) et Carmen Andrei (Universitatea „Dunărea de Jos” de Galați, Roumanie).